

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Victor DUPUIS

Le Vieux-Pays et le romantisme, partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 5-13

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le " Vieux-Pays "

et le Romantisme*

CHATEAUBRIAND ET LA MONTAGNE

Dans les impressions tirées de son *Voyage au Mont-Blanc* Chateaubriand indique, d'une façon assez nette, les raisons pour lesquelles il n'a pas beaucoup aimé la montagne. Il n'a pas tort, par certains côtés, car on a, en effet, trop souvent tendance à idéaliser les vertus de ceux qui habitent la campagne ou les solitudes montagnardes... Evidemment, vue de loin, la vie, dans les sites en pleine nature, paraît merveilleuse et simple, loin des bruits des villes... Nous croyons que Rousseau a quelque peu exagéré dans l'exaltation des vertus alpestres, mais il n'est pas possible d'abonder dans les vues de Chateaubriand qui devait, sans doute, exagérer dans le sens contraire, peut-être parce que son état d'âme n'était pas équilibré au moment où il traduisait des impressions pessimistes qu'il vaut cependant la peine de connaître. On pourrait, d'ailleurs, formuler les mêmes objections envers l'éloge outré des beautés et des lumières artificielles citadines, vers lesquelles tant de jeunes gens se lancent avec beaucoup d'illusions, pour s'y brûler les ailes et en revenir, souvent, penauds, sans vouloir toutefois avouer leurs amères désillusions...

A ce sujet, l'orgueil et l'amour-propre ont empêché beaucoup de personnes faites pour vivre à la campagne ou dans la montagne, dans des régions conformes à leur tempérament et à leur caractère, de se fixer dans leur cadre naturel... Mais, en tout, il y a un équilibre à savoir garder. Le même grief peut être adressé à beaucoup de touristes séjournant dans les stations pour y pratiquer le ski ou l'alpinisme, ou tout simplement pour y faire des cures de chaise-longue devant de beaux paysages, en

* Voir *Echos de St-Maurice*, décembre 1946.

laissant couler des heures fluides et légères dans un farniente plutôt débilisant... Ils sont plongés dans l'admiration et voudraient toujours prolonger de pareils instants. Ils déclarent aux indigènes que c'est un magnifique pays, et qu'ils ont une grande chance d'y habiter... Oui, seulement ces gens-là sont astreints à des labeurs pénibles et leur existence est souvent austère. Ceci nous rappelle, en conclusion, la réflexion d'un brave paysan de Chandolin à qui nous disions son privilège de pouvoir vivre en permanence devant le plus beau panorama du monde et qui nous répondait justement : « Oui ! oui ! mais on ne peut pas toujours admirer, il faut aussi porter le fumier dans les prés en pente ! » Mais revenons à Chateaubriand et reconnaissons-lui ce don étonnant de la description, quand il écrit ces lignes :

Parlons maintenant des montagnes en général. Il y a deux manières de les voir : avec les nuages ou sans les nuages. Quand les nues sont chassées par le vent, les monts semblent fuir derrière ce rideau mobile : ils se cachent et se découvrent tour à tour, tantôt un bouquet de verdure se montre subitement d'un nuage comme une île suspendue dans le ciel ; tantôt un rocher se dévoile avec lenteur et perce peu à peu la vapeur profonde comme un fantôme...

Lorsque le ciel est sans nuages, et que l'amphithéâtre des monts se déploie tout entier à la vue, un seul accident mérite alors d'être observé : les sommets des montagnes, dans la haute région où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, une netteté de plan et de profil, que n'ont point les objets de la plaine. Ces cimes anguleuses, sous le dôme transparent du ciel, ressemblent à de superbes morceaux d'histoire naturelle, à de beaux arbres de coraux, à des girandoles de stalactites, renfermés sous un globe de cristal le plus pur.

Et Chateaubriand fait alors ces constatations intéressantes :

Mais, pour venir enfin à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai que comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter ni de satisfaisants pour les yeux et pour le cœur là où on manque d'air et d'espace : or, c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes ! On attribue aux paysages des montagnes la sublimité : celle-ci tient sans doute à la grandeur des objets. Mais si l'on prouve que cette grandeur très réelle en effet, n'est cependant pas sensible au regard, que devient la sublimité ?

Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art : pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective ; autrement, les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît. Dans l'intérieur des montagnes comme on touche à l'objet même, et comme le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement de leur grandeur : chose si vraie que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. Ainsi, cette grandeur des montagnes dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire.

On le voit, Chateaubriand ne paraît pas éprouver pour la montagne des sentiments très vifs, ni très justes. On peut supposer qu'il les a effectivement vues de loin, et qu'il n'a probablement pas essayé de gravir à pied ces pentes douces ou ces cimes abruptes qui, de près, le déçoivent, au point de souhaiter même une sorte de difformité, quand il ajoute ces réflexions bizarres :

Si la nature avait fait les arbres cent fois plus grands sur les montagnes que dans les plaines, si les fleuves et les cascades y versaient des eaux cent fois plus abondantes, ces grands bois, ces grandes eaux pourraient produire des effets pleins de majesté, sur les plans élargis de la terre.

Il n'en est pas de la sorte : le cadre du tableau s'accroît démesurément, et les rivières, les forêts, les villages, les troupeaux, gardent les proportions ordinaires ; alors, il n'y a plus de rapport entre le tout et la partie, entre le théâtre et la décoration.

Le plan des montagnes étant vertical devient une échelle toujours dressée où l'œil rapporte et compare les objets qu'il embrasse ; et ces objets accusent tour à tour leur petitesse sur cette énorme mesure.

A l'époque où Chateaubriand écrivait ces observations désenchantées, il n'était certainement pas en état réceptif, pour admirer les beautés de la création, puisqu'il suggère même à Dieu de les modifier pour satisfaire à son sentiment très personnel et grotesque des proportions et de la grandeur, car Dieu fait bien ce qu'il fait...

Chateaubriand, peut-être, traduisait-il à ce moment-là, ses propres sentiments intérieurs ou un certain déséquilibre de son cœur quelque peu tourmenté ? Car nous reconnaissons aussi que si l'âme est triste, si le corps souffre de quelque infirmité, alors les choses les plus belles deviennent fades et ternes, tant il est vrai que, selon le mot de Lamartine, « le spectacle est dans l'œil du spectateur ».

Chateaubriand va même plus loin, car sa vision amère dénature tout :

Ces draperies blanches des Alpes, écrit-il, ont d'ailleurs un grand inconvénient : elles noircissent tout ce qui les environne et jusqu'au ciel, dont elles rembrunissent l'azur. Et, ne croyez pas que l'on soit dédommagé de cet effet désagréable par les beaux accidents de la lumière sur les neiges. La couleur dont se peignent les montagnes lointaines est nulle pour le spectateur placé à leur pied.

Chateaubriand, en séduisant précurseur du romantisme, admet, par contre, le bel effet du clair de lune, qui laisse aux sites des montagnes leur majesté naturelle :

Le propre de ce demi-jour sans reflets et d'une seule teinte est d'agrandir les objets en isolant les masses et en faisant disparaître cette gradation de couleurs qui lie ensemble les parties d'un tableau ;

et n'a-t-il pas évoqué ailleurs, ce grand secret de mélancolie que la lune aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers ?...

Chateaubriand n'y découvre cependant ni le *grandiose* ni le *gracieux*.

Les fleurs, les violettes, les fraises ne sont pour lui que d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet, les fameux chalets chantés par Rousseau ne deviennent que « de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté », et ceux qui les habitent n'aspirent qu'à descendre dans les vallées, comme les troupeaux de vaches qui y broutent...

Enfin, Chateaubriand déclare éprouver des sentiments pénibles dans la montagne :

Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme et ses travaux inouïs, qu'une terre ingrate refuse de payer.

C'est vrai, en principe, mais alors comment être heureux également dans une ville où l'on voit tant de gens crispés courir à des travaux souvent monotones ?

Chateaubriand se contredit d'ailleurs plus loin quand il ajoute :

Si le montagnard est très attaché à sa montagne, cela tient aux relations merveilleuses que Dieu a établies entre nos peines,

l'objet qui les cause et les lieux où nous les avons éprouvées ; cela tient aux souvenirs de l'enfance, aux premiers sentiments du cœur, aux douceurs et même aux rigueurs de la maison paternelle.

Hé ! Hé ! ne serait-ce pas là quelque chose qui compte dans une existence et qui contribue bien à l'embellir, un privilège que bien des citadins ne peuvent pas revendiquer ? Contrairement à Rousseau, Chateaubriand ne croit pas que les montagnes puissent constituer un séjour idéal pour la rêverie, comme Virgile, Horace, La Fontaine et tant d'autres l'ont proclamé.

Mais Chateaubriand, tout en le regrettant, laisse percer le fond de sa pensée, quand il ajoute :

Malheureusement, l'âme de l'homme est indépendante de l'air et des sites ; un cœur chargé de sa peine n'est pas moins pesant sur les hauts lieux que dans les vallées.

Il reconnaît qu'un saint qui veut méditer les grandeurs de Dieu en silence, peut trouver la paix et la joie sur des roches désertes ; mais, écrit-il, « ce n'est point alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'âme de ces solitaires, c'est au contraire leur âme qui répand sa sérénité dans la région des nuages... plus près du ciel, il semble que la prière ait moins d'espace à franchir pour arriver au trône de Dieu ».

Chateaubriand ne veut pas cependant terminer sur une note de tristesse ou de mélancolie.

Il reconnaît qu'après avoir fait la critique des montagnes, il est juste de faire aussi leur éloge.

J'ai déjà observé qu'elles étaient nécessaires à un beau paysage et qu'elles devaient former la chaîne dans les derniers plans d'un tableau.

Leurs têtes chenues, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables lorsqu'au fond d'un horizon vaporeux, ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. Ajoutons, si l'on veut, que les montagnes sont la source des fleuves, le dernier asile de la liberté dans les temps d'esclavage, une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre.

Oui, mais ces éloges sont bien maigres à côté des critiques qu'il a formulées avec une évidente mauvaise humeur.

Si nous avons tenu à donner de larges extraits que le lecteur pourra d'ailleurs retrouver dans le *Voyage au Mont-Blanc*, écrit en 1806, c'est qu'ils s'adaptent pleinement aux montagnes du *Vieux Pays*. A vrai dire, dans toute l'œuvre de Chateaubriand, on trouve assez peu de passages relatifs à ses pérégrinations en Valais, qu'il a d'ailleurs traversé rapidement, quand il se rendait de Chamonix à Martigny en passant par le Col de Balme et Trient, ou quand il allait en Italie, soit pour affaires diplomatiques, soit pour des raisons sentimentales qui bouleversaient tellement son cœur inquiet et tourmenté...

Au surplus, il est connu que Chateaubriand avait un caractère plutôt difficile et si sa vie, malgré toute son apparence brillante, fut néanmoins un échec personnel, c'est surtout dans son orgueil qu'en réside la cause secrète. Dans son livre *Chateaubriand* André Maurois, de l'Académie française, a donné avec une fine perspicacité, les raisons profondes de son éternel mécontentement :

Il en est des vertus de l'homme d'Etat comme des organes du corps humain. Le fonctionnement d'un cœur, d'un cerveau, d'un estomac sans défaut, se trouve paralysé par la déficience de telle glande minuscule ; les dons les plus éclatants d'un ministre seront vains s'ils ne sont accompagnés de qualités mineures comme la modestie et la patience. Chateaubriand n'avait aucune humilité, et son orgueil, encore que légitime, offensait des hommes moins brillants et qui le savaient, mais qui auraient souhaité qu'il ne laissât pas lui-même éclater, de manière aussi visible son dédain. Il est naturel qu'un grand mérite soit entouré d'une grande jalousie, mais celle-ci ne devient virulente que si l'homme de talent manque de mesure et d'adresse dans ses rapports avec ses semblables. Plus adroit, plus soumis aux faits, Chateaubriand aurait pu diriger ses collègues et ses princes ; il préférait les maudire et c'est par ce refus du réel si naturel à l'homme d'imagination, que s'explique son échec.

Ce caractère explique quelque peu l'attitude bizarre de Chateaubriand devant la majesté et la grandeur des cimes. L'admiration exige toujours une certaine candeur naïve qui lui faisait défaut et la Nature, d'une étonnante simplicité, n'avait pas assez de pompe extérieure pour étonner Chateaubriand.

Pour en revenir à ses impressions sur le *Vieux Pays*, rappelons que Chateaubriand devait venir à Sion, comme

ambassadeur de Napoléon. Il y renonça brutalement à la veille de son installation qui avait été fort laborieuse, pour des raisons d'ailleurs politiques, après l'assassinat du duc d'Enghien, et aussi, parce que secrètement, cette installation à Sion, qui n'était, d'après lui, qu'une petite bourgade perdue dans les montagnes, ne lui plaisait guère... On peut le regretter pour la littérature française, car un séjour dans le Valais lui aurait certainement inspiré des pages enchanteresses pour décrire dans leur splendeur les décors grandioses du Vieux-Pays.

Toutefois, ses voyages en 1805, 1822, 1833 devaient l'amener dans notre canton et il en retira des impressions intéressantes quoique fugitives. Les voici, dans leur brièveté, telles que parues dans le *Voyage au Mont-Blanc*.

Venant de Genève en 1805, Chateaubriand passe par Chamonix et le col de Balme et il arrive au-dessus du village de Trient, dans le bois Magnin :

Au revers du col de Balme, à la descente du glacier du Trient, on rencontre un bois de pins, de sapins et de mélèzes ; chaque arbre, dans cette famille de géants, compte plusieurs siècles. Cette tribu alpine a un roi que les guides ont soin de montrer aux voyageurs. C'est un sapin qui pourrait servir de mât au plus grand vaisseau. Le monarque seul est sans blessures, tandis que tout son peuple tout autour de lui est mutilé...

Cette citation amène Chateaubriand à des considérations qui ne manquent pas d'intérêt :

Ajoutons que le pin annonce la solitude et l'indigence de la montagne. Il est le compagnon du pauvre Savoyard dont il partage la destinée : comme lui il croît et meurt inconnu sur des sommets inaccessibles où la postérité se perpétue également ignorée. C'est sur le mélèze que l'abeille cueille le miel ferme et savoureux qui se marie si bien avec la crème et les framboises du Montanvert. Les bruits du pin, quand ils sont légers, ont été loués par les poètes bucoliques : quand ils sont violents, ils ressemblent aux mugissements de la mer : vous croyez quelquefois entendre gronder l'Océan au milieu des Alpes. Enfin, l'odeur du pin est aromatique et agréable : elle a surtout pour moi un charme particulier, parce que je l'ai respiré à plus de vingt lieues en mer sur les côtes de la Virginie : aussi réveille-t-elle toujours dans mon esprit l'idée de ce Nouveau-Monde qui me fut annoncé par un souffle embaumé, de ce beau ciel, de ces mers brillantes où le parfum des forêts m'était apporté par la brise du matin : et comme tout s'enchaîne dans

nos souvenirs, elle rappelle aussi dans ma mémoire les sentiments d'espérance qui m'occupaient lorsqu'appuyé sur le bord du vaisseau, je rêvais à cette patrie que j'avais perdue et à ces déserts que j'allais trouver.

C'est là une page qui caractérise bien la remarquable faculté d'évocation prestigieuse de celui que l'on appelait avec raison l'Enchanteur.

Chateaubriand s'est arrêté à Martigny, et a logé à l'auberge dite de la « Grand'Maison » qui existe toujours pour un usage locatif, mais où l'on retrouve, sous ses voûtes sombres, un air moyenâgeux pittoresque et plein de charme...

C'était le relais postal de l'époque où une foule de personnalités de premier plan était déjà descendue comme Goethe, Stendhal, Byron, Madame Récamier, Musset, George Sand, Balzac, Lamartine, Dickens, Ruskin, Flaubert, Taine, Cooper, etc.

Mais nos montagnes, comme il fallait s'y attendre, ne lui inspirent que des impressions plutôt décevantes :

Les monts de votre Suisse, écrit-il, manquent de souvenir. Qu'importe qu'un lieutenant de César ait battu d'obscurs barbares à l'entrée du Valais dans un petit coin que l'on ne connaît plus ? Vive l'Apennin pour les grandes choses et pour les riantes histoires qu'elle rappelle !

En 1822, il franchit le Simplon pour la première fois :

Au village même du Simplon, j'ai vu le premier sourire d'une heureuse aurore. Les rochers dont la base s'était noircie à nos pieds, resplendissaient de rose au haut de la montagne, frappée des rayons du soleil. Pour sortir des ténèbres, il suffit de s'élever vers le ciel.

Un nouveau voyage en 1833 lui dicte ces comparaisons :

... Les images empruntées de la nature montagneuse ont surtout des rapports sensibles avec nos fortunes : celui-ci passe en silence comme l'épanchement d'une source : celui-ci attache un bruit à son cours comme un torrent ; celui-là jette son existence comme une cataracte qui épouvante et disparaît.

Les montagnes de la région de la Furka ont inspiré à Chateaubriand une description fort pittoresque quand, en

1832, il descendait en diligence, de nuit, la route d'Airola à Bellinzone :

... Dans le ciel, les étoiles se levaient parmi les coupoles et les aiguilles des montagnes. La lune n'était point d'abord à l'horizon, mais son aube s'épanouit par degrés devant elle, de même que ces gloires dont les peintres au XIV^e siècle entourent la tête de la Vierge : elle parut enfin, creusée et réduite au quart de son disque, sur la cime dentelée de la Furka : les pointes de son croissant ressemblaient à des ailes ; on eût dit d'une colombe blanche échappée de son nid de rocher : à sa lumière affaiblie et rendue plus mystérieuse, l'astre échancré me révéla le lac Majeur au bout de la Vallée Lévantine...

(Cf. Lathion, op. cit.)

Enfin, sans savoir s'il a réellement passé à l'Hospice du Grand St-Bernard, ou si les lignes qu'il a écrites dans le « Génie du Christianisme » ne sont que des évocations purement imaginaires, savourons-en leur réelle beauté :

... Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le glas de la mort que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents ? Non : ce sont des sons réels, mais inutiles ! car les pieds du voyageur refusent maintenant de le porter... Un autre bruit se fait entendre ; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit. Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, et de s'être établis pour jamais au fond des plus affreuses solitudes. Il fallait encore que les animaux apprissent même à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrasassent, pour ainsi dire de l'ardente charité de leurs maîtres, et que les cris sur le sommet des Alpes proclamaient aux échos les miracles de notre religion.

Ces quelques extraits relatifs au Valais, quoique assez sommaires, permettront cependant de se rendre compte que si les impressions de Chateaubriand sur le *Vieux-Pays* sont plutôt défavorables, cela tient principalement à son préjugé général contre les montagnes, à son âme éternellement tourmentée et inquiète, et, enfin, au fait qu'il n'a pas eu le temps d'y séjourner plus longuement, pour en découvrir les secrètes beautés et les splendeurs cachées...

(A suivre)

Victor DUPUIS